

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

XXIII

(Suite.)

Il lui aurait été bien difficile de dire comment il y arriva, ou comment il gagna la chambre où il vit sa femme, entourée des élèves, qui, encore toutes tremblantes, se seraient contre elles comme si le feu rugissait encore autour d'elles.

—Où est Rose ? où est Rose ? où est Béatrice ? cria madame Papino d'un ton d'effroi, en voyant son mari rentrer seul.

Papino éleva les bras, tourna sur lui-même, et tomba en proie à de violentes convulsions.

XXIV.

DANS LES GRIFFES DU VANTOUR

Le docteur Vargat, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, était devant l'hôtel du duc de Flamanville, lorsqu'était sortie la voiture contenant le duc, Hélène et Rivolat.

Il était venu là dans l'intention d'obtenir une entrevue de la duchesse, secrètement, s'il était possible, sinon hardiment, ouvertement, avec une effronterie qui ne permettrait pas de le refuser.

Mais en voyant passer la voiture, et en voyant Rivolat en compagnie de la duchesse, il éprouva un froid au cœur. Ses yeux brillèrent comme ceux d'un reptile.

Au moment où la voiture traversait l'angle de la rue, il héla un fiacre et cria au cocher :

—Suivez cette voiture que vous venez de voir disparaître là-bas.

Le fiacre partit au galop de ses chevaux, et Vargat, se renversant sur les coussins, passa sa main osseuse sur ses yeux et poussa une sorte de gémissement.

Au bout de moins d'un quart d'heure, le cocher arrêta brusquement ses chevaux, et se baissant vers Vargat il lui dit d'une voix enrouée :

—La voiture s'est arrêtée devant le théâtre, faut-il vous y mener aussi, monsieur ?

—Non, répondit Vargat, je vais descendre ici.

Il sauta à bas du fiacre, paya sa course, et s'éloigna vers l'entrée du théâtre.

Hélène avec sa compagnie avaient déjà disparu et la voiture s'éloignait.

Vargat s'approcha pour prendre une place, et apprit, avec surprise, qu'il n'y avait que les privilégiés qui étaient admis. Mais il ne se déconcerta pas. Sa profession de médecin l'avait mis en relation avec beaucoup de monde, et il n'y avait guère de société où il ne connût quelqu'un. Il se rappela qu'il avait autrefois rendu service au directeur, et il lui fit demander l'autorisation d'assister à la répétition,—autorisation qui lui fut accordée.

Il alla se placer tout simplement au parterre, déposa son manteau et son chapeau sur une stalle à côté de lui, mit une paire de lunettes, et s'assit avec le plus grand calme.

La toile était déjà levée, et son attention se porta tout de suite sur la scène, quoiqu'il jetât quelques regards furtifs du côté des loges et des galeries. Il aperçut un bras blanc posé sur le bord d'une loge, et il devina, par intuition, à qui il appartenait. Satisfait de savoir où était Hélène, il ne s'occupa plus que du spectacle.

Quand la grotte de corail s'ouvrit, et qu'il vit Béatrice, il demeura un instant comme paralysé.

Une seconde après, il entendit un cri poussé par Hélène, et il devina que, comme lui, elle avait reconnu l'enfant qui était sur la scène.

—C'est elle ! c'est elle ! murmura-t-il. Je jurerais que c'est elle. Cette fois, elle ne m'échappera pas.

Presque au même moment, des cris d'épouvante retentirent de tous côtés.

Il regarda autour de lui. Il entendit les cris : " Au feu," et il vit les flammes, les étincelles et la fumée jaillir du toit du théâtre.

Il eut formé son plan en une seconde. Il fixa bien ses lunettes contre ses tempes, enfonça solidement son chapeau sur sa tête, tandis que les gens passaient près de lui en courant,—serra son manteau autour de sa taille, et, d'un pas résolu, franchit les stalles et les fauteuils d'orchestre.

Il vit les musiciens, tenant chacun son instrument, se battre à qui passerait le premier par l'étroite porte qui conduit sous la scène.

Alors il sauta dans l'orchestre, et de là sur la scène où il chercha à découvrir l'objet de ses recherches.

Des jeunes filles couraient autour de lui, en pleurant, en se tordant les mains, et en l'étourdissant de leurs cris. Il n'aperçut pas Béatrice parmi elles. Soudain une petite fille passa à côté de lui, en entraînant une autre, à qui elle disait :

—N'aie pas peur, ma petite Béatrice, j'aurai soin de toi. Je sais où nous trouverons tes vêtements et les miens.

Vargat regarda ces enfants avec des yeux enflammés. Dans l'une d'elles, malgré son costume de gaze, il reconnut Béatrice de Romilly, ou plutôt, comme il croyait encore, sa sœur.

Elles montèrent rapidement un escalier. Vargat les suivit. Il vit Rose prendre, ensuite, un second escalier, et lorsque l'odeur du bois brûlé arriva jusqu'à eux, il l'entendit s'écrier :

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ..

Quand elle fut en haut de l'escalier, elle tourna à gauche dans un corridor étroit, au bout duquel il y avait une porte qu'elle ouvrit. De l'autre côté était une pièce dans laquelle elle poussa Béatrice.

Elle força son amie à s'asseoir immédiatement sur le plancher, et, sans se donner le temps de respirer, les yeux pleins de larmes elle lui dit :

—Ote ta couronne, chère Béatrice, et je vais te mettre tes bottines. Si tu sortais avec ces souliers, tu attraperais froid à mourir. Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai donc peur ! Si nous allions être brûlées vives, je ne me pardonnerais jamais de t'avoir amené dans cet horrible théâtre.

—Je ne crains pas de mourir, répondit Béatrice avec calme.

Vargat était sur le seuil de la porte, où il écoutait. Il se rappelait la voix. Il lui sembla que ses cheveux se dressaient sur sa tête, comme autant de piques. Était-il possible que ce ne fut pas le corps de Béatrice qui avait été enterré dans la chapelle de la Tour-Blanche ?

Il avait vu la figure de l'enfant morte, et il aurait juré que c'était celle de Béatrice. Mais elle était là, palpable, en vie. Il ne pouvait se tromper à son visage et à sa voix. C'était à n'y rien comprendre ; mais il résolut d'avoir l'explication du mystère.

Il jeta un regard dans la direction du feu, et puis il examina les deux jeunes filles avec impatience, car il savait que les moments étaient précieux.

Rose, avec une promptitude merveilleuse,

mit ses bottines à Béatrice, et puis chaussa les siennes, en parlant tout le temps.

—Mais vous ne voulez pas mourir, chère petite, n'est-il pas vrai ? dit-elle.

—Je serais heureuse de mourir, répliqua Béatrice, car j'irais rejoindre mon cher père et ma sœur au ciel.

Une exclamation s'échappa des lèvres de Vargat.

—Vous en aller comme cela et me laisser à mon désespoir ! dit Rose. Non, mon amie, vous ne mourrez pas encore, car si quelqu'un brûle ce serait moi et pas vous. Voilà votre chapeau, votre manteau, mettez-les bien vite : et voici vos vêtements tels que je les ai serrés, en deux paquets. Seigneur Dieu ! qui êtes-vous ? s'écria-t-elle en apercevant Vargat penché vers elle.

—Je viens vous sauver, dit-il en les prenant chacune par une main. Je suis sûr, mes chers enfants, que, sans secours, vous seriez brûlées. Venez, venez.

—Mais mon père, cria Rose.

—Je vais vous mener près de lui. Ha !

A ce moment, une quantité de fumée envahit la chambre ; il prit Rose sous un de ses bras et Béatrice sous l'autre, redescendit l'escalier, traversa la scène, posa Rose à terre et s'enfuit avec Béatrice.

Rose courut après lui et s'attacha à ses vêtements.

—Je veux aller avec Béatrice, cria-t-elle ; je ne veux pas la quitter ; je... je... je ne la quitterai pas !

Vargat se tourna vers elle avec colère.

—Soit ! cria-t-il entre ses dents.

Rose étouffait, tant son excitation était grande, et elle n'eut même pas la force de rien dire quand Vargat, se penchant vers elle, ajouta :

—Si tu dis un mot, je te jette dans les flammes, et je tue Béatrice.

Lorsque Vargat sortit de la salle, un sergent de ville, voyant qu'il avait deux enfants, se hâta de lui ouvrir un fiacre.

Vargat les plaça dedans, se mit près d'elles et ferma la porte.

—Est-ce que vous nous conduisez chez mon père ? demanda Rose en voyant le fiacre partir.

—Oui, si vous tenez votre langue tranquille, répondit-il ; mais si vous continuez à parler, je vous descends dans la rue et je vous laisse seule.

Rose prit Béatrice par sa robe.

—Je ne descendrai pas sans Béatrice, dit-elle. Cela, c'est sûr.

Mais par un heureux effet de la providence, le fiacre en partant, prit la rue où se trouvait la résidence de M. Papino. Tout à coup, dans sa course un peu trop précipitée, elle fut arrêtée par les agents de la police. Alors, comme presque toujours, eut lieu un petit rassemblement de curieux, parmi lesquels se trouva Madame Papino. En apercevant sa mère, Rose porta sa petite tête à la portière et lui cria : Maman, Maman ; et en même temps elle poussa Béatrice en lui disant : vite, vite, descendons, voilà Maman ; aussitôt elle se précipita par la portière, aide Béatrice à descendre, et volent, toutes les deux, se jeter au cou de Madame Papino. Vargat tout surpris de cette aventure, mais non déconcerté, et dans l'espérance secrète de s'emparer bientôt de Béatrice, se met à raconter, avec un semblant de franchise, le désastre épouvantable qui vient d'arriver, et comment touché du sort qui attendait ces deux charmantes petites filles, il s'était fait un devoir et un bonheur de les arracher au feu et de les conduire chez leurs parents.

En vain, Madame Papino, après l'avoir vivement remercié, voulut l'engager à se rafraîchir, Vargat la remercia de sa gracieuse poli-